

# La romanité de Claudien, poète venu d'Alexandrie

Autor(en): **Charlet, Jean-Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **59 (2013)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-660996>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## VIII

JEAN-LOUIS CHARLET

### LA ROMANITÉ DE CLAUDIEN, POÈTE VENU D'ALEXANDRIE

L'origine grecque, alexandrine, de Claudien a été parfois, et encore récemment, contestée. P.G. Christiansen, en 1997, a mis en cause cette origine grecque affirmée dans les biographies humanistes qui reposent sur l'œuvre même de Claudien et sur Sidoine Apollinaire:<sup>1</sup> pour lui, la maîtrise du latin dont témoigne Claudien prouverait qu'il était latinophone et non helléno-phonie; les références à l'Égypte dans son œuvre ne renverraient pas au poète, mais à une *persona* mise en scène dans des poèmes narratifs et qu'il ne faudrait pas confondre avec Claudien lui-même qui, lui, serait d'origine italienne et appartiendrait à l'aristocratie occidentale.<sup>2</sup> Il est vrai, comme l'affirme R. Moes<sup>3</sup> et comme nous le verrons plus loin, que les hellénismes qu'on relève dans la langue de Claudien remontent en grande partie à Virgile, Ovide, Lucain ou Stace. Mais Christiansen, à mes yeux, a été victorieusement réfuté par B. Mulligan:<sup>4</sup> le témoignage de Sidoine Apollinaire,<sup>5</sup> lecteur et imitateur assidu de Claudien un demi-siècle seulement après son modèle, montre que le public

<sup>1</sup> Pour la biographie de Claudien par Constantin Lascaris, cf. LAVAGNINI (1952): édition et commentaire de *Gigant. gr.* 43-54, ainsi que de la biographie de Claudien par Constantin Lascaris.

<sup>2</sup> CHRISTIANSEN (1997).

<sup>3</sup> MOES (1980), en particulier p. III.

<sup>4</sup> MULLIGAN (2007).

<sup>5</sup> *Carm.* 9, 274-276: *Non Pelusiaco satus Canopo, / qui ferruginei toros mariti / et Musa canit inferos superna.*

de Sidoine identifie Claudien, auteur du *De raptu Proserpinae*, comme égyptien. La *Souda* (x 1707) affirme explicitement que Claudien, poète épique sous Arcadius et Honorius, est originaire d'Alexandrie: même si elle ne parle pas de son œuvre latine, il ne peut s'agir que de notre Claudien.<sup>6</sup> Une analyse minutieuse des *Carm. min.* 19, 20, 21, 22 et 41 montre que le narrateur est d'origine égyptienne.<sup>7</sup> En particulier les v. 13-14 de *Carm. min.* 41, non utilisés par Christiansen, mais particulièrement probants parce qu'il s'agit d'un billet adressé à Probinus qui rappelle le premier panégyrique de Claudien pour chanter son consulat avec son frère Olybrius et donc d'un poème où la *persona* se confond indubitablement avec l'auteur Claudien, ne conviennent pas à un latinophone:<sup>8</sup>

“C'est d'abord sous ton consulat que j'ai bu aux sources romaines:  
À la toge latine céda ma Thalie grecque.”

Le latin de Claudien est certes excellent, et sa culture latine, profonde. Mais Ammien Marcellin et d'autres orientaux ont dû maîtriser le latin. L'absence dans son œuvre de véritables grecismes peut prouver qu'il a appris le latin littéraire, ce qui était alors tout à fait possible en Égypte. L'inscription du socle de la colonne qui, à la demande du Sénat, avait été érigée en son honneur sur le Forum de Trajan<sup>9</sup> et qui fut découverte à Rome, chez Pomponio Leto, en 1493, avec son codicille en grec, un distique qui associe Virgile et Homère, cadre bien avec un grec passé à la latinité: Mulligan la compare avec *IG XIV 1075* (peut-être pour un grec nommé Cronius Eusebius).

Reste à déterminer, pour clore ce préambule, si Claudien était alexandrin ou paphlagonien comme semble l'indiquer Jean le

<sup>6</sup> Alan CAMERON (1970) 3.

<sup>7</sup> Alan CAMERON (1970) 293-300. Cf. aussi ROMANO (1989).

<sup>8</sup> *Romanos bibimus primum te consule fontes / et Latiae cessit Graia Thalia togae.*

<sup>9</sup> *CIL VI 1710; ILS 2949; cf. pr. Gild. 9.* Voir le t. I de mon édition de Claudien: CHARLET (1991) XIV, n. 25; FELGENTREU (1999) 132-133; GILLET (2012) 284-286.

Lydien en le qualifiant comme tel (*Mag.* 1, 47, 1). Ce qualificatif a été pris au sens propre, comme désignant une origine ethnique par F. Bücheler, J. Turcevic et D. Romano.<sup>10</sup> D'autres, comme T. Birt, Alan Cameron, moi-même dans le premier tome de mon édition et encore récemment M.F. Gineste et G. Kelly, ont considéré qu'il s'agissait d'un terme d'injure, les Paphlagoniens ayant, depuis Aristophane, une réputation de légèreté et de bavardage.<sup>11</sup> J. Schamp,<sup>12</sup> spécialiste de Jean le Lydien et de sa période, après un examen à nouveaux frais de tous les témoignages antiques et une étude sémantique approfondie, conclut que, certes, les Paphlagoniens ont été méprisés dans l'antiquité, mais que Jean le Lydien, dans le contexte où il qualifie Claudien de paphlagonien, ne se moquerait pas de lui, mais ferait étalage de son érudition en mentionnant de manière pédante son origine égyptienne (le père de Paphlagon était un lointain descendant de l'égyptien Épaphos), et en indiquant qu'il avait fait sa carrière loin de sa patrie, tout en flattant, en bon courtisan, l'empereur Justinien qui avait créé la préfecture de Paphlagonie en juillet 535 et, de ce fait, réhabilité le nom de Paphlagonien. Si, comme me semble l'avoir montré Schamp, 'paphlagonien' est une manière érudite et courtoise de dire 'égyptien' à l'époque de Justinien, le témoignage de Jean le Lydien doit s'ajouter aux autres témoignages antiques pour confirmer l'origine égyptienne, alexandrine, de notre poète. Pour ma part, je considère ce point comme acquis.

Paradoxalement, ce grec venu d'Alexandrie va chanter Rome avec un patriotisme occidental tel que Pierre Courcelle a pu le qualifier d'"ennemi des Grecs".<sup>13</sup> Mais Courcelle, avant ce raccourci un peu brutal, avait précisé: "cet ennemi politique des

<sup>10</sup> BÜCHELER (1884); TURCEVIC (1934); ROMANO (1958) 10, n. 3. Cf. aussi VOLLMER (1899) et SCHANZ / HOSIUS / KRÜGER (1920) IV,2, 4.

<sup>11</sup> BIRT, *Prolegomena* de son édition (1892) III-IV; Alan CAMERON (1970) 3 et 245; CHARLET (1991) IX, n. 4; GINESTE (2007) 253, n. 9; KELLY (2012) 263-264.

<sup>12</sup> SCHAMP (2001).

<sup>13</sup> COURCELLE (1943 [éd. revue et augmentée, 1948]) table des matières p. 436, Deuxième partie, chapitre premier, 1 Milan...; seconde affirmation, plus nuancée, p. 121.

Grecs n'en est pas moins imprégné de la culture grecque païenne". Il sera donc intéressant d'étudier comment un hellénisme de naissance cohabite dans l'œuvre de Claudien avec une romanité acquise (peut-être conquise) dans les domaines linguistique, culturel et idéologique.

### Romanité linguistique

Il est certain que Claudien a écrit des poèmes grecs, probablement à Alexandrie, avant de venir à Rome, mais peut-être aussi après. Presque tous les critiques<sup>14</sup> s'accordent pour lui reconnaître la paternité de deux fragments d'une *Gigantomachie* grecque, thème que Claudien a traité dans une *Gigantomachie* latine (*Carm. min.* 53), sans compter les très nombreuses allusions à ce mythe dans l'ensemble de son œuvre latine, au point de devenir chez lui un véritable thème obsessionnel.<sup>15</sup> Mais la date de composition de ce poème grec, manifestement lu à Alexandrie (*Frag.* 1, 11), est controversée: avec Alan Cameron et M.J. Zamora,<sup>16</sup> je suis tenté de croire qu'elle est antérieure à 395, alors que son dernier éditeur, E. Livrea,<sup>17</sup> pense qu'elle a été écrite quelques mois après juillet 400.

Quant à savoir s'il faut attribuer à Claudien toutes les épigrammes grecques (sept) que l'*Anthologie Palatine* a transmises sous le nom d'un *Claudianos, grammatici certant*. J'aurai l'occasion de revenir en détail sur ce point dans la préface du dernier tome de mon édition de la *C.U.F.* Pour le moment, je me contenterai d'un *status quaestionis* provisoire. Les deux

<sup>14</sup> Sauf BOSCARINO (1977), qui la croit postérieure à Nonnos. Sur les poèmes grecs de Claudien, cf. aussi SCHENKEL (1864) 312; SCHMIDT (1867) 28; SCHNEIDER (1891); CAZZANIGA (1959) (concerne *Gigant. gr.* II, 25 et les *Theriaca*); GONZÁLEZ SENMARTI (1983) II, 91-97; GONZÁLEZ SENMARTI (1992).

<sup>15</sup> Voir CHARLET (1991) 95, note complémentaire 1 de la p. 11.

<sup>16</sup> Alan CAMERON (1970) 25; ZAMORA (1993).

<sup>17</sup> LIVREA (1998); LIVREA (2000), texte critique et commentaire exégétique. Édition antérieure, LUDWICH (1897); LUDWICH (1881); LUDWICH (1886).

épigrammes sur une goutte d'eau enfermée dans un cristal (*A.P.* 9, 73 et 74 = Hall, *Epigr.* IV et V) sont reconnues par tous les critiques comme de notre Claudien et bien sûr mises en rapport avec les épigrammes latines correspondantes (*Carm. min.* 33-39).<sup>18</sup> À la suite d'un travail, que je juge sous-critique, de N. Martinelli,<sup>19</sup> C. Lo Cicero a considéré comme poèmes authentiques de Claudien les deux épigrammes chrétiennes *A.P.* 1, 19-20 (= Hall, *Epigr.* VI et VII);<sup>20</sup> mais, sans parler des problèmes de fond et d'une possible dépendance d'avec Nonnos, des raisons métriques s'y opposent.<sup>21</sup> De même l'épigramme *A.P.* 9, 139 (= Hall, *Epigr.* II) semble bien dépendre de Nonnos. Par ailleurs, Cameron, contre Birt et Romano,<sup>22</sup> a avancé de bonnes raisons, notamment métriques, pour dénier à notre Claudien la paternité de l'inscription de l'obélisque de Constantinople (*A.P.* 9, 140 = Hall, *Epigr.* III). Je suspends mon jugement pour *A.P.* 5, 86 (= Hall, *Epigr.* I). Mais, comme je l'ai déjà écrit dans l'introduction de mon édition,<sup>23</sup> une ressemblance avec le *Carm. min.* 15 ne suffit pas pour attribuer à Claudien l'épigramme *A.P.* 5, 49 [50] et les raisons de restituer à notre poète le poème conservé par le fragment Heitsch XXXII, Page 142, comme le voulait E. Griset,<sup>24</sup> sont encore moins probantes.

R. Moes a relevé dans le vocabulaire de Claudien 234 hellénismes distincts,<sup>25</sup> mais déjà presque tous passés dans la langue latine, et pour la plupart appartenant à la langue poétique classique ou impériale: il cite Virgile, Ovide, Lucain, Stace. On

<sup>18</sup> Cf. notamment les deux études de P. Laurens: LAURENS (1985); LAURENS (1986).

<sup>19</sup> MARTINELLI (1951).

<sup>20</sup> LO CICERO (1976-1977) 8-19.

<sup>21</sup> Cf. Alan CAMERON (1970) 7-12; CHARLET (1984) 274, n. 59; et CITTI (1987).

<sup>22</sup> Alan CAMERON (1966) 32-33 et (1970) 27-28; BIRT (1892) *Prol.* LXXIII; ROMANO (1958).

<sup>23</sup> CHARLET (1991) XI, n. 13, *contra* BIRT (1892) *Prol.* LXXIII et FARGUES (1933) 8, n. 4.

<sup>24</sup> GRISET (1930).

<sup>25</sup> MOES (1980) III et 334.

peut ajouter Horace, Sénèque le Tragique et, plus rarement, Lucrèce. Par exemple, le décalque du grec *adytis* apparaît en *Stil.* 1, 60; mais le terme *adytos* /-on, *adytum* se lit plusieurs fois chez Virgile (e. g. *Aen.* 2, 97), chez Horace, Ovide, Sénèque, et même en prose à partir de Varron et César. De tels hellénismes de vocabulaire ne prouvent nullement que Claudien était hellénophone. Moes n'attribue à Claudien que la création de trois adjectifs composés, qui de fait sont des hapax, à partir d'un élément grec: *electrifer* (*Fesc.* 2, 14), *magneticus* (*Carm. min.* 29, 26), *thyrsitenens* (*App.* 6, 2, poème d'attribution douteuse).<sup>26</sup> Comme on le voit, Claudien s'inscrit ici dans une tradition très ancienne de la poésie latine, la création d'adjectifs composés de saveur "semi-épique".<sup>27</sup>

Globalement, la langue poétique de Claudien est si classique que P.G. Christiansen a pu, par une erreur d'optique, en oubliant l'importance de la romanisation culturelle d'une partie de l'élite alexandrine,<sup>28</sup> croire qu'il était latinophone. Si elle intègre parfois quelques tournures de la langue tardive,<sup>29</sup> c'est de façon très limitée: le latin de ses poèmes s'est formé à la lecture des poètes classiques et impériaux chez le *grammaticus*, mais aussi après dans des lectures personnelles, ce qui, précisément, constituait un frein à l'intégration de tours tardifs non classiques.

<sup>26</sup> MOES (1980) 291.

<sup>27</sup> Voir CORDIER (1939), dont je reprends l'expression semi-épique (c'est-à-dire en fait épique et tragique).

<sup>28</sup> Comme le montre l'étude des papyri bilingues latins-grecs: cf. ROCHETTE (1997) et, en dernier lieu, PAPAConstantinou (2010) et, dans le présent volume, la contribution de P. SCHUBERT. Voir aussi Alan CAMERON (1965) et GEIGER (1999) 612-613. Mais il n'est pas nécessaire, comme le fait Alan CAMERON (2011) 641, de supposer gratuitement que Claudien était issu d'une maison bilingue.

<sup>29</sup> Par exemple un sens particulier de *cognatus* en *Stil.* 1,322; cf. Hilaire de Poitiers (voir Alan CAMERON [1970] 313 et n. 2; ThLL IV, 344, 69-73); la complétive par *quod* à la place de l'infinitive ou l'emploi de *tanti* au sens de *tot* (déjà en latin impérial): voir PAUCKER (1880) 605-606.

## Romanité culturelle

Des traces de culture grecque ont depuis longtemps été relevées dans l'œuvre de Claudien. En 1893, C. Müllner avait donné des indications à propos des comparaisons dites 'homériques'.<sup>30</sup> Dans les *Prolegomena* de son édition, Th. Birt indiquait rapidement des rapprochements, à contrôler,<sup>31</sup> avec plusieurs auteurs grecs, Homère, Hésiode,<sup>32</sup> Callimaque, Théocrite, Apollonios, Aratos, Moschos, Denys le Périégète et Oppien. Alan Cameron a confirmé la présence d'Homère, notamment dans la *Gigantomachie* grecque et dans les comparaisons, ainsi que d'Oppien, et croit à juste titre à une bonne connaissance par Claudien de la poésie hellénistique et probablement d'une certaine littérature orphique.<sup>33</sup> Plus récemment, I. Gualandri a repris avec beaucoup de finesse la question des rapports de Claudien avec Callimaque.<sup>34</sup> Sa conclusion peut s'appliquer d'une façon générale aux rapports de Claudien avec les poètes grecs: la connaissance assez limitée du grec dans le public occidental de Claudien a dû, pour la poésie grecque, détourner le poète d'une technique d'*aemulatio* qu'il réserve aux poètes latins. J'élargirai cette conclusion.

Fargues avait insisté sur la dette de Claudien à l'égard de la seconde sophistique (Aelius Aristide, Thémistios, Libanios),<sup>35</sup>

<sup>30</sup> MÜLLNER (1893).

<sup>31</sup> BIRT (1892) LXXII, n. 3.

<sup>32</sup> On pense en particulier au mythe de Prométhée et Épiméthée (*Theog.* 510 sqq. et *Eutr.* 2, 492-501). Mais la connaissance de ce mythe par Claudien est-elle directe ou indirecte? On peut avoir la même interrogation à propos d'Hérodote pour l'anecdote qui prouverait que les Phrygiens sont les plus anciens des hommes (*HDT.* 2, 2 et *Eutr.* 2, 251-254).

<sup>33</sup> Alan CAMERON (1970) 305-315. Argumentation pour la connaissance d'un poème astrologique de Théon d'Alexandrie, des épigrammes de Palladas et de Pisandre de Laranda. Pour les sources orphiques du *De raptu*, voir la synthèse, avec bibliographie, dans l'introduction du tome I de mon édition, CHARLET (1991) XXXIV-XLIV. Les conclusions de SCHWARTZ (1978) sont discutables.

<sup>34</sup> GUALANDRI (2004) 78-95.

<sup>35</sup> FARGUES (1933) 46-49 et 54, et aussi les chapitres VI à VIII. Cf. aussi Alan CAMERON (1970) 321-323.



sans négliger un passage philosophique de *Stil.* 2, 6-11 déjà discuté par C. Pascal<sup>36</sup> et E. Bignone<sup>37</sup> sur le rôle de *Clementia* au sein du Chaos, qui rappelle plus Parménide qu'Empédocle. P. Courcelle avait posé globalement le problème de la culture philosophique grecque de Claudien, notamment dans ses aspects (néo)-platoniciens ou néo-pythagoriciens:<sup>38</sup> la tripartition de l'âme (*4 Cons.* 228-256); la métempsycose dans des corps d'animaux (*Ruf.* 2, 483-493) et la présentation de la culture philosophique et des écrits du néo-platonicien chrétien milanais Manlius Théodorus à l'occasion du panégyrique pour son consulat, avec un petit catalogue des premiers philosophes grecs (v. 67-83). Mais, comme Courcelle l'avait pressenti et comme Alan Cameron l'a montré en rectifiant Courcelle sur plusieurs points,<sup>39</sup> il s'agit de lieux communs et de connaissances assez superficielles qui dénotent tout au plus une certaine teinture philosophique provenant de manuels doxographiques. Quant au conflit entre épicuriens et stoïciens sur le thème de la providence au début de l'*In Rufinum* (1, 1-24), il est traité d'un point de vue plus moral que philosophique et Claudien développe une opposition traditionnelle qui a pu faire l'objet de controverses rhétoriques.<sup>40</sup> Bref, Claudien n'est pas un vrai philosophe et sa connaissance de la philosophie grecque est superficielle et très probablement doxographique,<sup>41</sup> mais il a une vision du monde cohérente, d'inspiration stoïcienne (*foedera mundi*) et c'est à ses yeux un très grand mérite pour Manlius Théodorus, *μουσικὸς ἀνὴρ*, que d'avoir illuminé par les fleurs latines [= l'éloquence latine] "les obscures théories des Grecs".<sup>42</sup> En outre, il

<sup>36</sup> PASCAL (1905) 138.

<sup>37</sup> BIGNONE (1917).

<sup>38</sup> COURCELLE (1943 [éd. revue et augmentée, 1948]) 120-125.

<sup>39</sup> Alan CAMERON (1970) 323-331. Cf. aussi l'édition commentée de SIMON (1975).

<sup>40</sup> Cf. Alan CAMERON (1970) 327-330, qui réfute GENNARO (1957); FUNKE (1986) et CHARLET (2000) II,1, 186-188 (notes complémentaires de la p. 56).

<sup>41</sup> *Contra* MARRÓN (2011); cf. mon compte rendu à paraître dans *Latomus*.

<sup>42</sup> *Theod.* 84-85: *Graiorum obscuras Romanis floribus artes / inradias* (cf. LUCR. 1, 136-137). Cf. ZARINI (2011), avec une étude très précise du profil

recommande pour Honorius (4 *Cons.* 397-398), tout comme ce fut le cas pour son épouse Marie (*Nupt.* 232-235) ou pour sa cousine, sœur par adoption et belle-mère par le mariage, Sérène (*Carm. min.* 30 = *Ser.* 146-159),<sup>43</sup> une double formation culturelle, latine et grecque, plus littéraire que scientifique. Cette biculture que prône Claudien, c'est la sienne!

Sa culture latine, en tout cas, est profonde et visible dans toute sa poésie. Une démonstration sur ce point n'est pas nécessaire.<sup>44</sup> Il suffit de parcourir l'apparat des sources de l'édition Birt ou les notes des éditions commentées, sans parler des études spécialisées sur ce point: Claudien connaît parfaitement les grands poètes latins, en particulier Virgile, Horace, Ovide,<sup>45</sup> mais aussi Lucrèce, Lucain,<sup>46</sup> Stace, Valérius Flaccus, Silius Italicus, Juvénal<sup>47</sup> et peut-être même la poésie de Cicéron.<sup>48</sup> Et son dialogue culturel avec ces grands poètes latins se situe à tous les niveaux de l'écriture: du simple emprunt formel, métrique ou non, à l'allusion et à l'ambitieuse *aemulatio*, en passant par tous les types et toutes les nuances de l'*imitatio* (portant sur une *iunctura*, une image, un thème...). Selon l'esthétique du temps,<sup>49</sup> Claudien incite son lecteur à entrer dans ce dialogue culturel, à y participer et c'est sa romanité culturelle qui lui permet de dialoguer avec ses auditeurs-lecteurs latins et avec leur culture. Ce dialogue existe aussi dans le domaine historique. Claudien connaît très bien l'histoire de Rome: il a sûrement eu accès non seulement à des recueils d'*exempla*, en particulier celui de Valère-Maxime, mais il a peut-être aussi lu Tite-Live, très probablement Salluste, Tacite

culturel de Manlius Theodorus (en particulier p. 31-37) et HARICH-SCHWARZBAUER (2008).

<sup>43</sup> Sur la culture de Sérène, cf. CONSOLINO (1986) 20-21 et 107-109.

<sup>44</sup> Je partage sur ce point l'avis d'Alan CAMERON (1970) 315.

<sup>45</sup> Cf. CHARLET (1995) avec la bibliographie antérieure.

<sup>46</sup> Cf. BRUÈRE (1964). Je prépare une comparaison globale de ces deux poètes pour un colloque de l'Université de Genève (novembre 2012).

<sup>47</sup> LONG (1996).

<sup>48</sup> FELGENTREU (2001).

<sup>49</sup> CHARLET (2008).

et Ammien Marcellin, ainsi que certains abrégiateurs tardifs comme Florus, et peut-être Victor et Eutrope.<sup>50</sup>

### Romanité idéologique

Il est certain qu'entre la Rome traditionnelle et la seconde ou nouvelle Rome (Constantinople), le poète venu d'Alexandrie choisit la première. Mais est-ce à dire, comme le prétend Courcelle,<sup>51</sup> qu'il "déteste les Grecs"? F. Paschoud écrit que "le Grec Claudien est, envers l'Orient, plein d'une animosité digne du Latin le plus farouche".<sup>52</sup> Mais il s'agit d'un jugement politique. Je n'ai en effet relevé aucun vers dans l'œuvre de Claudien, y compris en réexaminant tous les passages mis en avant par Courcelle et par Alan Cameron pour le second livre *Contre Eutrope*, qui dénote une *haine* des Grecs en tant que tels.

Les références à Constantinople et aux Grecs sont très souvent neutres,<sup>53</sup> tout comme la description de Constantinople, limitée, comme une *celsa urbs* sur le Bosphore,<sup>54</sup> entre l'Europe et l'Asie (*Ruf.* 1,173-175; cf. *Stil.* 1,86-88). Mais, si Claudien, à la différence de certains Romains traditionnalistes de son

<sup>50</sup> L'étude ancienne de STÖCKER (1889) doit être corrigée par Alan CAMERON (1970), 331-339. Pour Tite-Live, le parallèle le plus net est LIV. 1, 56, 7 et CLAUD. *Eutr.* 1, 32.

<sup>51</sup> COURCELLE (1943 [éd. revue et augmentée, 1948]), 119-120.

<sup>52</sup> PASCHOUD (1967) 148.

<sup>53</sup> Le monde grec et la partie orientale de l'Empire apparaissent de façon neutre (ou comme des victimes) sous l'adjectif, parfois substantivé, *Eous* (*Ruf.* 1, 172; *Gild.* 225-226; *Eutr.* 1, 105; 154; *Eutr.* 2, 1; 350; *Stil.* 1, 270; 295; *Stil.* 2, 292; 306-307; *Stil.* 3, 35; 6 *Cons.* 90) ou *Graius* (4 *Cons.* 460; *Eutr.* 2, 497; *Get.* 515) [cf. aussi *Achivus*, *Get.* 564]; ou les substantifs *Aurora* (*Ruf.* 2, 100; 105; 217; *Gild.* 61; *Stil.* 1, 154-155; 6 *Cons.* 84), *Bosphoros* (6 *Cons.* 81); *Graecia* (4 *Cons.* 473; *Stil.* 1, 184; 6 *Cons.* 474) ou *Oriens* (*Eutr.* 1, 17; *Eutr.* 2, 131; 566; 6 *Cons.* 92).

<sup>54</sup> Claudien ne s'intéresse pas particulièrement à la description topographique de Constantinople: cf. KELLY (2012) 245-246. Cf. aussi CHRISTIANSEN (1970). À la différence d'Ausone (*Ordo* 2) et de Paulin de Nole (*Carm.* 19, 338), il n'use jamais du nom *Constantinopolis* qui pouvait lui fournir un premier hémistiche. Sur la signification symbolique du Bosphore chez Claudien, SCHMITZ (2008).

époque, n'éprouve aucune xénophobie pour les Grecs,<sup>55</sup> son problème est politique, et double: il concerne la place de Constantinople et la politique de l'Empire. D'une part, il ne peut admettre que Constantinople se considère égale ou à plus forte raison supérieure à Rome: quand il évoque ce parallèle alors obligé, il ne le reprend pas à son compte,<sup>56</sup> ou il le place, non sans dépit, dans la bouche de Rome elle-même.<sup>57</sup> Pour lui, l'Orient, abandonnant tout orgueil<sup>58</sup> et toute trahison,<sup>59</sup> doit admettre la prééminence politique de Rome, c'est-à-dire de la partie occidentale de l'Empire, comme Claudien l'a cru un peu trop vite après l'élimination de Gildon (*Stil.* 1,7-9). D'ailleurs, si Claudien ne personnalise pas Constantinople comme il le fait pour Rome (et son fleuve le Tibre),<sup>60</sup> mais l'Orient lui-même sous la figure d'*Aurora*, c'est parce que, pour lui, il n'y a là qu'une partie orientale d'un Empire unitaire, qui ne saurait avoir une capitale divinisée comme Rome.

D'autre part, les Grecs doivent se rallier à Stilicon, que Claudien présente comme l'héritier politique de Théodose et le rempart de l'Empire, de *tout* l'Empire. Claudien, certes, attaque violemment Eutrope en tant qu'eunuque (un eunuque consul,

<sup>55</sup> Mais on en trouve parfois pour d'autres peuples orientaux extérieurs à l'Empire, par exemple en CLAUD. *Stil.* 1, 354-356: *ignauus Nasamon... fugaces / Autololes; pauidus... Mazax*.

<sup>56</sup> *Ruf.* 2, 54-55: *Vrbs etiam, magnae quae dicitur aemula Romae* ("même la ville qu'on dit [ou "qui se dit"] rivale de Rome la Grant").

<sup>57</sup> *Gild.* 60-62: *Cum subito par Roma mihi diuisaque sumpsit / aequales Aurora togas, Aegyptia rura / in partem cessere nouae* ("Quand tout à coup une autre Rome égale à moi, avec l'Orient séparé / Prit toge égale, les champs d'Égypte échurent en partage / À la nouvelle Rome"); cf. peut-être *Gild.* 113. Claudien serait même prêt à sacrifier Constantinople pour sauver le monde (*Eutr.* 2, 37-39).

<sup>58</sup> L'orgueil qui l'a amené à comploter avec Gildon (*Stil.* 3, 81 *praetumidi... Orientis*; cf. *Stil.* 1, 276-277).

<sup>59</sup> Par exemple en pactisant avec Alaric comme le reconnaît le vieux Gète (*Get.* 517).

<sup>60</sup> Constantinople est représentée sur des monnaies à partir de la fondation de Constantin Ier. Pour les représentations de Rome, cf. KELLY (2012) 250 et 257. Mais, à la différence de KELLY, *ibid.*, 257-260, je ne pense pas qu'*Aurora* soit la Tychè de Constantinople à laquelle s'assimilerait aussi Cybèle.

quel scandale!) et le présente comme le déshonneur de l'Orient;<sup>61</sup> c'est là un argument polémique très facile dont le poète ne craint pas d'abuser en jouant sur les vieux préjugés romains contre le Levant. Mais en réalité la véritable faute d'Eutrope, ou de certains conseillers d'Arcadius,<sup>62</sup> n'est pas d'être 'grecs', c'est de ne pas suivre la ligne politique de Stilicon, et notamment d'avoir intrigué avec Gildon. Claudien dit que c'est par jalousie (*Eutr.* 1, 396-400: *Discors Oriens felicibus actis / inuidet...*), moyen commode pour disqualifier quelqu'un qui ne cherchait peut-être qu'à défendre les intérêts de la partie orientale de l'Empire... et de l'*Augustus senior* Arcadius. Mais pour Claudien les intérêts spécifiques de Constantinople ne sont pas légitimes: seul doit être pris en compte l'intérêt de l'Empire romain, conçu de façon unitaire et sous préséance occidentale.

Quant à la cour de Constantinople, c'est à partir du moment où elle accepte de suivre Rufin (*Ruf.* 1, 176-179) ou Eutrope plutôt que Stilicon que Claudien l'accuse de tous les maux: les Grecs ne sont pas critiqués en eux-mêmes, mais quand et parce qu'ils suivent une politique contraire à celle prônée par Stilicon (et chantée par Claudien). Dès lors, la contagion du pestiféré Eutrope s'étend à tous ses partisans, à ceux des citoyens et des sénateurs de Constantinople qui sont solidaires de lui.<sup>63</sup>

<sup>61</sup> *Eutr.* 1, 239 *dedecus Eoum* (cf. *Eutr.* 1, 371 *facinus...* *Eoum*: le crime politique d'avoir nommé Eutrope consul). Eutrope est responsable de la division entre les deux frères (*Eutr.* 1, 281-282). Mais, en fin de compte, pour Claudien, Eutrope est si abject que l'Orient le rejette: il ne peut appartenir à aucune des deux parties de l'Empire (*pr. Eutr.* 2, 36).

<sup>62</sup> *Stil.* 2, 79-81: *si quid iners atque impia turba / praetendens proprio nomen regale furori / audeat...* Son élimination est pour Constantinople une purification au sens médical du terme (*pr. Eutr.* 2, 14; *Eutr.* 2, 20).

<sup>63</sup> *Eutr.* 1, 427-431; *pr. Eutr.* 2, 57-58; *Eutr.* 2, 63-74 et 135-158 (... *Plaudentem cerne senatum / et Byzantinos proceres Graiosque Quirites. / O patribus plebes, o digni consule patres*). Leur flagornerie, d'après Claudien (*Eutr.* 2, 70 sqq.) tourne à ce que nous appellerions le culte de la personnalité: on va jusqu'à le proclamer troisième fondateur de Constantinople après Byzas et Constantin (*Eutr.* 2, 82-83). Cf. aussi CASTELLI (1899). Sur le mépris de Rome que dénote une telle position et sur la corruption du groupe qui entoure Eutrope, *Eutr.* 2,

Comme d'autres témoins de l'époque, y compris grecs,<sup>64</sup> Claudien présente les sénateurs de Constantinople comme de basse extraction et, oubliant (ou feignant d'oublier?) le rôle des affranchis à certaines périodes de l'Empire romain, s'indigne que d'anciens esclaves rendent la justice.<sup>65</sup> Il va même jusqu'à présenter la castration comme contagieuse. À suivre un eunuque, les soldats orientaux perdent leur virilité guerrière:<sup>66</sup>

... *in nostro quando iam milite robur  
torpuit et molli didicit parere magistro.  
Cum duce mutatae uires: Byzantia robur  
fregit luxuries Ancyranique triumpho.*

Ce qui prouve que Claudien n'a aucune animosité personnelle contre les Grecs en eux-mêmes,<sup>67</sup> c'est d'abord que, en dehors de la littérature grecque dont nous avons parlé plus haut, il reconnaît à la Grèce une fonction civilisatrice puisqu'il considère que les Gaulois se civilisent quand ils adoptent le vêtement grec (*Eutr.* 2, 250 *Graio iam mitis amictu*), alors que Rufin devient barbare quand il en prend l'habit. Ensuite, la corruption de Constantinople qu'il dénonce dans l'*In Eutropium* est limitée et en étendue, puisqu'il souligne le petit nombre des corrompus qui entourent l'eunuque (2, 594 *paucorum crimine*), et en durée, puisqu'elle est liée à Eutrope qui a chassé les gens de bien (il y en avait donc à Constantinople!) pour les remplacer par ses amis débauchés, d'où cette déchéance

339-341 et 584-590. Claudien va jusqu'à dire que les barbares doivent réveiller les Orientaux amollis par Eutrope: *Eutr.* 2, 159!

<sup>64</sup> KELLY (2012) 255.

<sup>65</sup> *Eutr.* 2, 342-345. Les collaborateurs d'Eutrope, l'eunuque ancien *leno*, sont présentés comme un vulgaire cuisinier (Hosius, *Eutr.* 2, 345-353) ou comme un ivrogne débauché (Léon, *Eutr.* 2, 376-385). Quant aux grands complices d'Eutrope, ils se préoccupent plus de leurs loisirs, en particulier des jeux du cirque, que du sort de la Phrygie (*Eutr.* 2, 354-364).

<sup>66</sup> *Eutr.* 2, 156-157 et 415-416 (cf. 112-113; 138-139; 223-225; 417-431; 562-563; 580-583).

<sup>67</sup> Contre WARE (2012) 76-80, qui croit que pour Claudien l'Orient ne peut pas être vraiment romain et qui fait un amalgame entre grecs (de la partie orientale de l'Empire) et orientaux extérieurs à l'Empire, comme les Parthes.

morale et politique (2, 557-560). Mais, une fois écarté Eutrope, les gens de bien reviendront à Constantinople, du moins Claudien l'espère-t-il. C'est le sens de la fin du livre II (2, 501-602): si, comme le suggère l'intervention de l'Aurore, les Orientaux reviennent sous l'autorité "paternelle" de Stilicon, capable de diriger les deux parties du monde, ils seront à nouveau de vrais citoyens romains. De fait, en dehors de la funeste parenthèse politique que représente, après Rufin, Eutrope, les Grecs sont pour Claudien de dignes citoyens romains. Quand, en 395, Stilicon marche à la tête des deux armées, occidentale et orientale, Claudien le présente comme à la tête de deux armées romaines. De même, quand il rapporte la révolte des Gruthonges qui pillent la partie orientale, Claudien en fait porter la responsabilité sur Eutrope qui n'a pas su les garder comme *legio romana* (*Eutr.* 2, 576-579): les troupes orientales sont des troupes *romaines*, même quand elles sont avilies par leurs chefs eunuques (*Eutr.* 2, 225 *hos aquilae Romanae signa secuntur*).<sup>68</sup> Enfin, après la victoire (ou prétendue victoire) de Pollentia (6 avril 402), Claudien se réjouit que Valens, empereur de la partie orientale, et la Grèce pillée par Alaric soient vengés (*Get.* 610-615) et c'est l'honneur des femmes grecques tout autant que des femmes romaines que Stilicon a, selon Claudien, préservé en triomphant d'Alaric (*Get.* 628-629). Donc, même si à partir de 400 Stilicon se détache des problèmes orientaux (la nomination de l'impératrice Eudoxie comme *Augusta* en 400, suivie de la naissance de Théodose II, lui ôtait tout espoir de diriger aussi la partie orientale de l'Empire), Claudien, lui, a toujours en tête les deux parties d'un seul et même empire: un succès en Occident est, à ses yeux, bénéfique aussi pour l'Orient. Comme pour lui-même, qui, grec, s'est 'reconverti' à la langue, à la culture et à la tradition latines, Claudien pense que l'avenir du monde grec est dans la Romanité.

<sup>68</sup> Sur le caractère multi-ethnique de l'armée romaine chez Claudien, cf. DEWAR (2003).

Quant à Rome, elle est omniprésente dans l'œuvre politique de Claudien, non seulement quantitativement comme le prouve un décompte des occurrences de *Roma* et *Romanus*,<sup>69</sup> mais qualitativement: la déesse Rome (*Ol.* 165 *diua*) est un personnage actif de la geste politique de Claudien. Elle y prend souvent la parole pour s'adresser soit aux dieux soit à ceux qui gouvernent le monde: Claudien est très certainement le poète latin qui use le plus des prosopopées de la Ville éternelle. On en trouve presque dans chaque grand poème politique, et parfois plusieurs dans le même poème.<sup>70</sup> Et Rome y est souvent apostrophée, en particulier dans les derniers poèmes écrits par Claudien.<sup>71</sup> Rome est donc bien une protagoniste active du monde politique mis en scène par le poète.

On ne sera pas surpris que Rome, dont le site a été déterminé par les dieux,<sup>72</sup> et son Empire soient présentés comme illimités dans l'espace:<sup>73</sup>

... *Domui terras hominesque reuinxi*  
*legibus: ad solem uictrix utrumque cucurri.*  
*Et cui non Nilus, non intulit India metas,*  
*Romani iam finis erit Trinacria regni?*

<sup>69</sup> On relève 64 occurrences de *Roma* et 67 de *Romanus*, substantif ou adjectif (par exemple *Romana potestas* [*Ol.* 193], *potentia* [*Ruf.* 2, 4], *pax* [*Epith.* 225], *maiestas* [*Theod.* 37; cf. 6 *Cons.* 3-4], *libertas* [*Stil.* 3, 194] et *Romanus labor* [*Eutr.* 1, 221]). Il faut aussi prendre en compte les 24 occurrences de *Latium* et les 23 de *Latinus* (sans compter *Rapt.* 2, 177 qui n'est pas politique), quasi synonymes de *Roma* et *Romanus*, et une métonymie particulière de Rome, le Tibre (*Ol.* 209-225 et 236-246; *Fesc.* 2, 16-20 [13-16]; 4 *Cons.* 578, où les Romains sont *Thybridis et Latii suboles*; *Theod.* 200; *Eutr.* 1, 436; *Eutr.* 2, 127; *Stil.* 2, 189; *Stil.* 3, 173; *Get.* 505 et 578; 6 *Cons.* 12, 182, 365, 486, 520 et 641). Sur l'idée de Rome chez Claudien, cf. MARSILI (1946) et en dernier lieu RIEDL (1995), ROBERTS (2001) et LONG (2004) (pour la topographie). Les études récentes de MÜLLER (2011) et WARE (2012) n'apportent rien de nouveau sur ce point.

<sup>70</sup> Cf. DÖPP (1980) 36-37 et CHARLET (2000) II,1, 142-144, n. complémentaire 7 de la p. 10, à propos d'*Ol.* 75-107.

<sup>71</sup> Trois dans le livre 3 du *Panegyrique de Stilicon* (v. 2, 27, 96, plus *pr. Stil.* 3, 23) et le *De bello Getico* (v. 77, 96, 362): pas moins de cinq en 6 *Cons.* (v. 295 [par Alaric!], 432, 438, 451, 492).

<sup>72</sup> Cf. 6 *Cons.* 22-24, et, pour le Génie de Rome, idée chère aux derniers païens comme l'empereur Julien (et Ammien Marcellin), 6 *Cons.* 611-612.

<sup>73</sup> *Gild.* 47-48 et 456-457; cf. déjà *Ol.* 1, 160-163.



et dans le temps:<sup>74</sup>

*Si mea mansuris meruerunt moenia nasci,*

*Iuppiter, auguriis, si stant inmota Sibyllae / carmina...* (*Gild.* 28-30)

*... Nec terminus umquam / Romanae dicionis erit* (*Stil.* 3, 159-160)

*Vrbs aequaeva polo* (*Get.* 54).

Non seulement Rome est “grande”,<sup>75</sup> mais elle est la capitale (*Gild.* 459 *caput insuperabile rerum*), la reine (*Ol.* 136 *regina*) et la maîtresse du monde (*Stil.* 2, 224 *domina*) et, si le *Panégyrique pour le quatrième consulat d’Honorius* mettait déjà l’accent sur la spécificité de Rome, opposée aux monarchies orientales,<sup>76</sup> qui n’admet ni la tyrannie ni d’être esclave, mais pour qui le pouvoir doit se fonder sur la vertu<sup>77</sup> et la maîtrise de soi, non sur le sang, sur l’amour et non sur la crainte, même si l’empereur doit être un guerrier aguerri; si le troisième livre du *Panégyrique pour le consulat de Stilicon* propose, dans la ligne d’Aelius Aristide, un vibrant éloge de Rome (*Stil.* 3, 130-173), ville à l’image de l’Olympe (v. 135), à la fois guerrière et législatrice (v. 136 *armorum legumque parens*),<sup>78</sup> qui reçoit en son sein les vaincus et tout le genre humain (v. 150-151), mère plutôt que maîtresse (v. 152 *matris, non dominae ritu*), pacificatrice (v. 154), assimilatrice et universelle (v. 152-153 et 155-159 *quod cuncti gens una sumus*), éternelle (v. 159-160 cités ci-dessus), qui succède à jamais aux empires qui l’ont précédée (v. 160-166) et, forte des oracles

<sup>74</sup> Les fastes de Rome sont éternels: *Ol.* 279.

<sup>75</sup> *Pr.* 3 *Cons.* 16 *magna* (épithète que j’ai mise en relief dans ma traduction par l’archaïsme “grant”); cf. *Stil.* 3, 130-131 *tantae... urbi / qua nihil in terris complectitur altius aether*; 6 *Cons.* 522 *tantae urbi*; 530 *maior*.

<sup>76</sup> 4 *Cons.* 214-352, long discours programmatique de Théodose à son fils: cf. LACOMBRADÉ (1956) (sur 4 *Cons.* et Synésios) et dernièrement ZARINI (2007) et CHARLET (2012). On notera qu’aux v. 306-308 Claudien s’en prend aux Sabéens, Arméniens et Assyriens... mais non aux Grecs!

<sup>77</sup> Sur le concept de *uirtus* chez Claudien, cf. CHARLET (2004) et ZARINI (2002); ZARINI (2008).

<sup>78</sup> Cf. *Ol.* 128 *Roma legum genetrix*.

sibyllins,<sup>79</sup> est protégée par les dieux (v. 167-173);<sup>80</sup> et si l'oracle entendu par Alaric dans le *De bello Getico* suggère de façon subliminale et invasive le nom de Rome,<sup>81</sup> la romanité prend une coloration particulière dans le *Panegyrique pour le sixième consulat d'Honorius*.

En effet, tout en reprenant certains éléments déjà présents dans les poèmes précédents, la présentation que donne ce dernier panegyrique prononcé en janvier 404 est politiquement et religieusement très orientée.<sup>82</sup> D'abord, la Rome de cet ultime poème politique de Claudien est explicitement présentée comme celle d'Honorius: l'empereur dit *mea Roma* au terme d'un développement qui s'efforce de montrer, en sollicitant quelque peu l'histoire, qu'Honorius a toujours été très attaché à Rome et qu'il aurait choisi par inclination personnelle cette partie de l'Empire plutôt que l'Orient (6 *Cons.* 77-87), plutôt que Constantinople.<sup>83</sup> Ici Claudien exprime plus ce qu'il souhaite que ce qu'il constate chez Honorius.

Mais Rome est aussi le seul véritable objectif d'Alaric, comme il avait déjà été dit dans le *De bello Getico* (*Get.* 477-478; 505; 533 *Quid restat nisi Roma mihi?* se demandait Alaric). De

<sup>79</sup> V. 166 *haec auguriis firmata Sibylla* ; cf. *Get.* 232 *custos Romani carbasus aevi*. Claudien ne pouvait pas savoir alors ce qui allait arriver aux livres sibyllins et les accusations que Rutilius (2,41-60) porterait contre Stilicon à leur sujet!

<sup>80</sup> Cf. *Get.* 506-511.

<sup>81</sup> KOCH (1893) 211, est le premier à avoir identifié l'acro-télestiche de *Get.* 546-547; cf. PASCHOUD (1967) 152 et n. 93 avec bibliographie complémentaire; BARR (1981)16:

Rumpe omnes, Alarice, moras; hoc inpiger annO

Alpibus Italiae ruptis penetrabis ad urbeM.

Pour ma part, seul l'acro-télestiche est prégnant, mais on ne peut pas ne pas être sensible au v. 546 à ce que J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE a appelé "réurrences phoniques": le jeu des sonorités revient de façon lancinante sur les phonèmes de *Roma* (mis en italiques), ce qui inciterait à choisir la graphie *inpiger* plutôt qu'*inpiger*.

<sup>82</sup> J'ai développé ce point à Gênes le 5 octobre 2012 ("Claudien chanteur païen de *Roma aeterna*").

<sup>83</sup> Au v. 603, il s'agit des Lares de ses pères (*patriis Laribus*). Mais en 4 *Cons.* 127-131 (janvier 398), Claudien avait dit plus justement qu'Honorius est aussi lié à Constantinople!

même, dans ce dernier panégyrique, c'est bien du Latium qu'il est chassé (v. 130-131; 141-142), même si, historiquement, à cette date, Alaric n'y a pas encore pénétré.<sup>84</sup> Il y a là une manipulation de l'histoire pour donner l'impression que, pour les deux protagonistes, Alaric et Honorius, l'enjeu, c'est Rome, car cette Ville symbolise à elle seule tout l'Empire. J'ai fait observer jadis que, dans sa présentation des événements de 401-402 qui concernent Milan, l'image de la cité "ligure" s'estompe derrière celle de Rome;<sup>85</sup> ici, où les événements sont plus clairement situés en Cisalpine, c'est pourtant le sort de *Rome*, et non de Milan, qui est mis en cause (v. 192, 201-212).

Ensuite, dans l'évocation de Rome, une place particulière est réservée au Palatin, avec ses temples (païens) et la demeure de l'empereur. Claudien y avait déjà fait référence, mais rapidement, dans le *Panégyrique pour le consulat de Stilicon* (*Stil.* 2, 227-228 et 405). Ici, il est mentionné dès la préface comme le sommet du monde (*pr.* 6 *Cons.* 23: *en orbis apex aequatus Olympo*). Après une seconde mention, rapide (v. 8), il est célébré comme le sanctuaire de ceux qui gouvernent le monde, et il se réjouit de la présence de son empereur comme Delphes se réjouit de celle de son dieu Apollon (v. 35-52); selon Claudien, comme Pénates de l'empereur, Honorius y est attaché depuis son premier âge et il y a appris son métier de souverain (v. 53-76).<sup>86</sup> Dans la suite du panégyrique, le Palatin sera encore mentionné trois fois (v. 409 où Rome dit avec affection *mea Palatia*, 543 et 644 *Pallanteus apex*). Le message politique que Claudien veut faire passer au prince et auquel l'aristocratie sénatoriale païenne devait être sensible, est clair: un véritable

<sup>84</sup> Ironie de l'histoire, nous savons nous (mais Claudien n'a pas dû oser le supposer!) qu'Alaric prendra Rome et la pillera durant trois jours en 410, soit seulement six ans après la lecture de ce panégyrique.

<sup>85</sup> CHARLET (1994) 115-116. En *Get.* 249-478, il est reproché aux courtisans d'abandonner Rome et le Latium, alors qu'en réalité ils sont à Milan; quand Stilicon revient avec des troupes par les cols des Alpes pour débloquer Milan, la nouvelle est annoncée... à Rome (v. 450-453).

<sup>86</sup> Sur ce point je suis d'accord avec DEWAR (1996) *ad loc.*, contre KELLY (2012) 262, qui pense qu'il s'agit de Rome en général.

empereur, un empereur citoyen dans la ligne de Trajan, comme Claudien l'a toujours souhaité dans pratiquement tous ses poèmes politiques,<sup>87</sup> doit régner à Rome, au Palatin, ce retour aux racines de l'Empire étant garant d'un nouveau *saeculum* qui devrait être inauguré par des jeux séculaires — païens — et, dans les derniers vers (v. 657-660), Claudien promet à Honorius d'autres consulats à Rome, c'est-à-dire s'il est (établi) à Rome... ce qu'il ne fera pas: rapidement, tout au plus après une année, Honorius préférera retourner à Ravenne, la capitale de la peur: il n'aura pas suivi longtemps le conseil de son poète!<sup>88</sup>

Enfin, la Rome ici évoquée apparaît comme bien païenne.<sup>89</sup> Je ne pense pas seulement à la mention insistante des temples païens, à la présentation païenne de la victoire sur les Quades et Marcomans en 172-173 (v. 331-355) et à la demande de jeux séculaires, qu'Honorius n'organisera pas (il se contentera de donner de simples jeux).<sup>90</sup> Quand l'Éridan déclare à Alaric que c'est folie de vouloir s'emparer de Rome pour la piller,<sup>91</sup> le lecteur doit se rappeler que dans le poème précédent Claudien avait rappelé aux Goths que Rome est protégée par les dieux païens (*Get.* 506-511) et surtout, ici, la déesse Victoire joue un

<sup>87</sup> CHARLET (2003); CHARLET (2005); et CHARLET (2008)... et non pas un empereur divinisé qui ne s'occupe pas des affaires humaines: contre WARE (2012) 98. Sur le thème de l'ancienneté, cf. aussi MEYER (1977).

<sup>88</sup> Ici, je pense que la confrontation est entre Ravenne et Rome, et non entre Rome et Constantinople comme le pense KELLY (2012) 263. Au moment où il parle, Claudien croit, peut-être à juste titre, que le choix de Ravenne comme capitale n'est pas encore définitif... Mais le doute ne durera qu'un an: voir GILLET (2001) 139-140!

<sup>89</sup> Sur le paganisme de Claudien, voir ma mise au point dans l'introduction de mon édition, CHARLET (1991) XVII-XIX "La religion de Claudien" et la communication mentionnée n. 82; CONSOLINO (2004); MORESCHINI (2004); et en dernier lieu RATTI (2008), même si je ne suis pas toujours d'accord avec ses analyses; *contra* MARRÓN (2011).

<sup>90</sup> Sur la signification des jeux séculaires, dont les rites païens (sacrifices et oracle de la Sibylle) étaient liés à la pérennité de l'Empire romain, dans l'antiquité tardive pour les traditionalistes païens, comparer la fameuse 'digression' de Zosime 2, 1, 7 (en particulier 2, 5, 5 et 2, 7, 1-2 pour le lien avec l'éternité de l'Empire; 2, 6 pour l'oracle de la Sibylle).

<sup>91</sup> 6 *Cons.* 191-192; cf. *Get.* 647 (dernier vers du poème): *Discite, uaesanae, Romam non temnere, gentes.*

rôle particulier. À la fin du *Panegyrique pour le consulat de Stilicon* (3, 202-213), la Victoire, telle une allégorie, ouvrait au *dux* la porte de son sanctuaire; protectrice de l'Empire (v. 206 *custos imperii uirgo*), elle était priée d'être favorable au Latium et aux vœux de ses sénateurs. Un an et demi plus tard (janvier 404), la présentation de la Victoire est encore plus nettement païenne (v. 596-602): toujours aussi tutélaire (v. 598), la Victoire est là dans son temple (v. 597 *suis templis*). La curie (v. 596 *curia*) est explicitement présentée comme un sanctuaire vénérable (v. 599 *reuerenda... sacraria*) et la Victoire se pose en garante des victoires de Rome: si Honorius (Stilicon)<sup>92</sup> reste à Rome, elle sera toujours à ses côtés (v. 601-602):<sup>93</sup>

*Nunc tandem fruitur uotis, atque omne futurum  
te Romae seseque tibi promittit in aeuum.*

<sup>92</sup> Il y a une ambiguïté, peut-être voulue pour associer Stilicon et Honorius dans un seul et même éloge sans froisser une éventuelle susceptibilité de l'empereur Honorius, sur la personne que désigne *te*: au v. 578 commence une apostrophe à Stilicon (v. 579 *Stilicho* qui s'étend au moins jusqu'au v. 591. Au v. 600 le possessif *tuorum (castrorum)* semble renvoyer au général Stilicon (cf. *Stil. 3, 213-214* à propos de la Victoire qui répond à la prière de Stilicon: *Stilicho tua saepius ornet / limina teque simul rediens in castra reducat*); mais, comme les armées romaines sont des armées de l'empereur *imperator*, il peut (aussi?) désigner Honorius. Au v. 603, *te* se rapporte indubitablement à Honorius. D'où l'hésitation sur le *te* et le *tibi* du v. 602: est-ce encore Stilicon ou déjà Honorius... ou le lecteur est-il laissé libre de son choix, qui peut être cumulatif? La double référence possible à *Stil. 3, 213-214 + 212-213* (voir n. suivante) m'incite à penser que Claudien volontairement veut que son lecteur/auditeur pense à Stilicon en même temps qu'à Honorius.

<sup>93</sup> Au v. 601, je conserve la leçon de très loin la mieux attestée dans la tradition manuscrite (*uotis*), alors que HALL (1985), comme souvent, choisit une leçon à peine attestée dans les manuscrits qui lui servent de base (*iunctis*); DEWAR (1996) choisit *iunctis* pour des raisons de sens (discutables) sans même parler du témoignage des manuscrits. Je discuterai plus en détail du choix de cette leçon dans le t. III de mon édition. *Votis* pourrait renvoyer aux vœux du Sénat, comme le suggère le rapprochement avec *Stil. 3, 212-213 (Adsis perpetuum Latio uotisque senatus / adnue, diua [= Victoria], tui)*; ici, il est plus naturel de penser à l'accomplissement des vœux de la Victoire elle-même (la Victoire souhaitait la présence à Rome des maîtres de l'Empire, l'empereur Honorius et Stilicon) plutôt que des vœux des Romains en général. Mais le double rapprochement avec le passage parallèle, consacré au même sujet, en *Stil. 3* m'amène à penser que, par le jeu de l'allusion littéraire, Claudien entretient volontairement, ici encore, une ambiguïté.

“Elle jouit enfin de l’objet de ses vœux, elle promet  
Que tu seras à Rome et qu’à jamais elle sera à toi.”

Or toute la querelle sur l’autel de la Victoire (probablement non sur la statue elle-même) portait sur ce point:<sup>94</sup> les chrétiens ne voulaient considérer la Curie que comme le lieu de réunion des sénateurs, alors que pour les païens c’était, depuis Auguste, le *sanctuaire*, le *temple* de la Victoire, à qui ils avaient, tant qu’ils l’avaient pu, offert des sacrifices. Pour Claudien, le succès de Rome est lié au culte traditionnel.

Ici, je suis en opposition frontale avec l’analyse que développe Alan Cameron dans son dernier ouvrage:<sup>95</sup> il y aurait un “exact parallèle” entre le passage de Claudien et les v. 27-29 du livre II du *Contre Symmaque* de Prudence; le chrétien Prudence et le païen (ce dont Cameron doute parfois) Claudien donneraient une même représentation de la statue de la Victoire dans son temple et donc cette présentation de Claudien serait religieusement neutre, conforme à l’image culturelle commune à tous les Romains de l’époque, quelle que soit leur religion, telle qu’on la voit dans les représentations figurées, en particulier sur les monnaies de l’époque.<sup>96</sup> Mais cette analyse, qui repose sur une citation tronquée de Prudence,<sup>97</sup> est fautive. Lisons le passage non tronqué de Prudence. En ce début du livre II, Prudence répond

<sup>94</sup> Sur l’affaire de l’autel de la Victoire, pour m’en tenir à la bibliographie récente, cf. PASCHOUD (1986); LASSANDRO (1989); CANFORA (1991); LAVARENNE / CHARLET (1992), mon ajout des p. 89-96; DEWAR (1996) XXXIII et 392-395; BRUGGISSER (2002).

<sup>95</sup> CAMERON (1965) 340-343.

<sup>96</sup> Sur ce point, Alan CAMERON a raison: l’image de la Victoire, non plus que sa statue, ne pose aucun problème aux chrétiens de l’époque si on la considère comme une allégorie et non comme une véritable déesse. Ce sont les sacrifices, et donc le culte qu’on lui adresserait dans son temple, sanctuaire païen, qui fait problème. Sur l’idéologie de la Victoire à cette époque, voir HEIM (1992).

<sup>97</sup> Ce livre d’Alan CAMERON, somme respectable et par moments stimulante, est hélas déparé par ce genre de défaut (ici, Cameron fait avec Prudence ce qu’Augustin avait fait dans sa citation de Claudien [*Ciu.* 5, 26, citation tronquée de 3 *Cons.* 96-98]!). L’auteur affirme ou insinue beaucoup plus souvent qu’il ne démontre, ce qui le conduit parfois à des thèses erronées et vicie globalement son travail.

au premier argument de Symmaque que ce ne sont pas des sacrifices sur des autels qui font venir la Victoire, mais toutes les qualités d'un vrai militaire. "Si ces qualités manquent à ceux qui font la guerre, une <statue de la> Victoire en or dans un temple de marbre aura beau déployer ses ailes rutilantes et dresser sa forme qui a coûté si cher, elle [la victoire] ne sera pas là et elle se montrera hostile à des armes en déroute" (c. *Symm.* 2, 27-30):

*Quae si defuerint bellantibus, aurea quamuis  
marmoreo in templo rutilas Victoria pinnas  
explicitet et multis surgat formata talentis,  
non aderit uersisque offensa uidebitur hastis.*

Prudence polémique avec la présentation païenne de la Curie comme temple d'une déesse païenne, la Victoire: c'est précisément parce qu'elle n'est pas une vraie déesse que la Victoire ne peut pas apporter la victoire aux Romains et donc qu'il est vain de vouloir lui adresser des sacrifices comme à une divinité. À plusieurs reprises depuis 1981,<sup>98</sup> j'ai dit que Prudence, qui est à Rome à ce moment-là, répondait ici (à l'été 402) à la présentation païenne de la Victoire que Claudien avait faite dans son *Panegyrique pour le consulat de Stilicon* (400) et je constate avec plaisir qu'un nombre croissant de critiques développent la même analyse que moi.<sup>99</sup> Il est donc naturel de penser que ce passage du *Panegyrique pour le sixième consulat d'Honorius* répond, un an et demi plus tard, à la réponse de Prudence! Il y a bien ici une polémique implicite avec le poète latin chrétien Prudence et une prise de position païenne plus nette encore qu'en 400.

Quand il chante Rome, même s'il a semblé pendant longtemps chanter la Rome d'Honorius et Stilicon, Claudien exprime, d'abord discrètement et finalement, mais peut-être imprudemment, de façon claire, sa conception de la Romanité.

<sup>98</sup> Conférence à Dijon en 1981; CHARLET (1986); LAVARENNE / CHARLET (1992) 93-95; CHARLET (1997) IV, 519.

<sup>99</sup> En particulier GUALANDRI (1997); GUALANDRI (2000), (voir mon C. R. dans *REL* 78 [2000], 394-395) et DEWAR (1996) 395.

Dans un article trop peu exploité, C. Castello avait attiré l'attention sur le paganisme qui, en contraste avec le christianisme, parfois militant, de la cour d'Honorius, nourrit ce dernier panégyrique, mais en négligeant la composante politique de ce paganisme.<sup>100</sup> Pour moi, les deux sont ici liés et, pour une fois (la première... et la dernière!), Claudien me paraît exprimer non pas le point de vue de Stilicon ou d'Honorius, trop chrétien pour accepter des concessions à la religion traditionnelle, mais le sien propre, en accord avec la composante païenne du sénat, mais non uniquement pour lui plaire compte tenu des risques que prenait ainsi le poète (de fait, on ne l'entendra plus après ce poème). En outre, l'idéologie exprimée dans cet ultime poème politique (les *ultima uerba* du poète) n'est pas en contradiction avec le message des poèmes politiques précédents. Mais ce qui n'était auparavant que suggestions isolées et discrètes se trouve ici, pour finir, rassemblé et explicité, honnêtement, mais peut-être aussi naïvement.<sup>101</sup>

Le grec alexandrin Claudien, qui s'est converti à la langue et à la culture latines, relaie dans son œuvre le mythe de *Roma aeterna* et, sans aucun doute, il adhère culturellement et politiquement à ce mythe. Mais dans quelle mesure croit-il réellement à l'éternité de l'Empire? Comme le souligne F. Paschoud dans la conclusion de son étude,<sup>102</sup> Claudien est lucide: sans aller jusqu'au pessimisme, il sait que l'Empire est menacé, au dehors par les invasions barbares, au dedans, par une perte des valeurs traditionnelles romaines. Mais je le crois persuadé que son chant poétique peut contribuer à la restauration de ces valeurs traditionnelles, pour lui à la fois gage et condition *sine qua non* de la survie d'un Empire et d'une culture qu'il ne veut

<sup>100</sup> CASTELLO (1979).

<sup>101</sup> Ce point sera développé dans la communication annoncée n. 82; sur la pluralité du public de Claudien, cf. CHARLET (2009). En revenant sur son livre de 1970, Alan CAMERON (2000) a mis quelques bémols à son analyse de la poésie politique de Claudien comme propagande.

<sup>102</sup> PASCHOUD (1967) 154-155.



pas voir mourir. Des trois romanités auxquelles le poète venu d'Alexandrie s'est converti, c'est-à-dire linguistique, culturelle et politique, les deux premières sont liées. Mais est-ce la conversion linguistique et culturelle qui a entraîné la conversion politique ou l'inverse? Je pencherais plutôt pour l'inverse, l'adhésion politique à l'Empire romain qui aurait entraîné l'adhésion à la langue et à la culture latines, à moins que la conversion de Claudien ait été complète et totale dès le début. Mais si pour lui le politique était naturellement lié au culturel, c'est qu'il avait déjà en lui une forme de pensée romaine.

### Bibliographie

- BARR, W. (1981), *Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius* (Liverpool).
- BIGNONE, E. (1917), "Parmenide e Claudiano in *Laud. Stil.* II,6 sgg.", *BFC* 23:212-214.
- BIRT, T. (1892 réimpr. 1961), *Claudii Claudiani carmina* (MGH. Auctores antiq. 10, Berolini).
- BOSCARINO, F. (1977), "L'autore della *Gigantomachia* greca attribuita a Claudiano e i suoi rapporti con Nonno", *Helikon* 17:178-192.
- BRUÈRE, R.T. (1964), "Lucan and Claudian: The Invectives", *CPh* 59:223-256.
- BRUGGISSER, P. (2002), "Rarissimes païens: L'art du persiflage dans le *Contre Symmaque* de Prudence", *Historia* 51:238-253.
- BÜCHELER, F. (1884), "Coniectanea VI", *RhM* 39:282-283.
- CAMERON, Alan (1965), "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia* 14:470-509.
- CAMERON, Alan (1966), "A Biographical Note on Claudian", *Athenaeum* 44:32-40.
- CAMERON, Alan (1970), *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius* (Oxford).
- CAMERON, Alan (2000), "Claudian Revisited", in F.E. CONSOLINO (ed.), *Letteratura e propaganda nell'Occidente latino da Augusto ai regni romanobarbarici* (Roma), 127-144.
- CAMERON, Alan (2011), *The Last Pagans of Rome* (New York-Oxford).
- CANFORA, F. (1991), *Simmaco, Ambrogio: L'Altare della Vittoria (Symmachi Relatio III, Ambrosii epistulae XVII-XVIII)* (Palermo).

- CASTELLI, R. (1899), *Il poema di Cl. Claudiano* In Eutropium e l'Omelia di S. Giov. Crisostomo Εἰς Εὐτρόπιον εὐνοῦχον πατρῷκιον καὶ ὑπάτον (Verona-Padova).
- CASTELLO, C. (1979), "Una voce dissonante nella Roma cristiana di Onorio: Il panegirico di Claudiano del 404 d. C.", in *Da Costantino a Teodosio con particolare riguardo alla politica legislativa di Giuliano: Atti del III Conv. int. Perugia-Trevi-Gualdo Tadino, 28 sett.-1 ott. 1977* (Perugia), 153-196.
- CAZZANIGA, I. (1959), "Alcuni colori nicandrei in Stazio e Claudiano", *Acme* 12:125-129.
- CHARLET, J.-L. (1984), "Théologie, politique et rhétorique: La célébration poétique de Pâques à la cour de Valentinien et d'Honorius, d'après Ausone (*Versus Paschales*) et Claudien (*De Salvatore*)", in *La poesia tardo antica: Tra retorica, teologia e politica* (Messina), 259-287.
- CHARLET, J.-L. (1986), "La poésie de Prudence dans l'esthétique de son temps", *BAGB* 1986:368-386.
- CHARLET, J.-L. (1991), *Claudien. Œuvres. T. I* (CUF, Paris).
- CHARLET, J.-L. (1994), "L'image de Milan dans la poésie latine tardive (Ausone, Ambroise, Claudien et Ennode)", *RPL* 17:111-121.
- CHARLET, J.-L. (1995), "Un exemple de la lecture d'Ovide par Claudien: L'*Épithalame pour les noces d'Honorius et Marie*", in *Aetates Ovidianae: Lettori di Ovidio dall'Antichità al Rinascimento* (Napoli), 121-131.
- CHARLET, J.-L. (1997), in K. VON SEE (Hrsg.), *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft. IV, Spätantike* (Wiesbaden), 519.
- CHARLET, J.-L. (2000), *Claudien. Œuvres. T. II* (CUF, Paris).
- CHARLET, J.-L. (2003), "L'ancienneté dans la poésie de Claudien", in *L'ancienneté chez les Anciens. II* (Montpellier 2003), 677-695.
- CHARLET, J.-L. (2004), "Virtus dans la poésie de Claudien", in *Virtutis imago: Studies on the Conceptualisation and Transformation of an Ancient Ideal* (Leuven), 219-228.
- CHARLET, J.-L. (2005), "L'âge d'or dans la poésie de Claudien", in *Antiquité tardive et humanisme, de Tertullien à Beatus Rhenanus: Mélanges offerts à François Heim* (Turnhout), 197-208.
- CHARLET, J.-L. (2008), "L'image de Nerva et Trajan dans la poésie de Claudien", in *Pouvoir des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan: Hommages au professeur Paul Marius Martin* (Louvain), 559-565.
- CHARLET, J.-L. (2008), "Tendances esthétiques de la poésie latine tardive (325-470)", *AntTard* 16:159-167.
- CHARLET, J.-L. (2009), "Claudien et son public", in H. HARICH-SCHWARZBAUER / P. SCHIERL (Hrsg.), *Lateinische Poesie der*

- Spätantike: Internationale Tagung in Castelen bei Augst, 11.-13. Oktober 2007* (Basel), 1-10.
- CHARLET, J.-L. (2012), "L'éducation et l'image du prince chez Claudien", in E. BÉKÉS / E. TEGYÉY (ed.), *Convivium Pajorin Klára 70. Születésnapjára* (Debreceni-Budapestini), 233-243.
- CHRISTIANSEN, P.G. (1970), "Claudian and the East", *Historia* 19:113-120.
- CHRISTIANSEN, P.G. (1997), "Claudian: A Greek or a Latin?", *Scholια* 6:79-95.
- CITTI, V. (1987), "Claudio, A. P. 1.19.3", *Prometheus* 13:179-181.
- CONSOLINO, F.E. (1986), *Claudiano. Elogio di Serena* (Venezia).
- CONSOLINO, F.E. (2004), "Poetry and Politics in Claudian's *carmina minora* 22 and 50", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S.M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudiana* (München-Leipzig), 142-174.
- CORDIER, A. (1939), *Études sur le vocabulaire épique dans l'Énéide* (Paris).
- COURCELLE, P. (1943, <sup>2</sup>1948), *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore* (Paris).
- DEWAR, M. (1996), *Claudian. Panegyricus de sexto consulatu Honoris Augusti*, ed. with introd., transl. and literary comm. (Oxford).
- DEWAR, M. (2003), "Multi-ethnic Armies in Virgil, Lucan, and Claudian: Intertextuality, Civil War, and the Ideology of Romanitas", *SyllClass* 14:143-159.
- DÖPP, S. (1980), *Zeitgeschichte in Dichtungen Claudians* (Wiesbaden).
- FARGUES, P. (1933), *Claudien: Études sur sa poésie et son temps* (Paris).
- FELGENTREU, F. (1999), *Claudians Praefationes: Bedingungen, Beschreibungen und Wirkungen einer poetischen Kleinform* (Stuttgart-Leipzig).
- FELGENTREU, F. (2001), "Quomodo Claudianus in Stilichone consule laudando Ciceronem poetam imitatus sit", *Hyperboreus* 7:276-282.
- FUNKE, H. (1986), "The Universe of Claudian: Its Greek Sources", in *Papers of the Liverpool Latin Seminar. V, 1985* (Liverpool), 357-366.
- GEIGER, J. (1999), "Some Latin Authors from the Greek East", *CQ N.S.* 49,2:606-617.
- GENNARO, S. (1957), "Lucrezio e l'apologetica latina in Claudiano", *MSLC* 7:5-60.
- GILLET, A. (2001), "Rome, Ravenna, and the Last Western Emperors", *PBSR* 69:131-167.

- GILLET, A. (2012), "Epic Panegyric and Political Communication in the Fifth-Century West", in L. GRIG / G. KELLY (ed.), *Two Romes: Rome and Constantinople in Late Antiquity* (Oxford-New York), 265-290.
- GINESTE, M.F. (2007), "Le parcours romain de Claudien, Poète grec d'Alexandrie: Fragments d'une autobiographie", in *Visions grecques de Rome* (Paris), 251-273.
- GONZÁLEZ SENMARTÍ, A. (1983), "La Gigantomaquia griega de Claudiano", in *Unidad y pluralidad en el mundo antiguo: Actas del VI Congreso español de estudios clásicos, Sevilla, 6-11 de abril de 1981* (Madrid), II, 91-97.
- GONZÁLEZ SENMARTÍ, A. (1992), "La Gigantomaquia griega de Claudiano: Un primer intento de traducción", in J. ZARAGOZA / A. GONZÁLEZ SENMARTÍ (ed.), *Homenatge a Josep Alsina* (Tarragona), I, 203-208.
- GRISSET, E. (1930), *Contributi a Claudiano Alessandrino poeta greco* (Pinerolo).
- GUALANDRI, I. (1997), "Prudenzio e Claudiano: In margine al *Contra Symmachum*", in *Synodia: Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario ab amicis atque discipulis dicata* (Napoli), 365-387.
- GUALANDRI, I. (2000), "Claudiano e Prudenzio: Polemiche a distanza", in F.E. CONSOLINO (ed.), *Letteratura e propaganda nell'Occidente latino da Augusto ai regni romanobarbarici* (Roma), 145-171.
- GUALANDRI, I. (2004), "Claudian's Greek World: Callimachus", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S.M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudianea* (München-Leipzig), 78-95.
- HALL, J.B. (1985), *Claudii Claudiani carmina* (*Bibliotheca Teubneriana*, Leipzig).
- HARICH-SCHWARZBAUER, H. (2008), "Dokumentation, Historisierung, gelehrte Andeutung und spielerische Enthaltung: Zur literarischen Repräsentation philosophischer Diskurse bei Claudius Claudianus", in *Die christlich-philosophischen Diskurse der Spätantike* (Stuttgart), 347-361.
- HEIM, F. (1992), *La théologie de la victoire de Constantin à Théodose* (Paris).
- KELLY, G. (2012), "Claudian and Constantinople", in L. GRIG / G. KELLY (ed.), *Two Romes: Rome and Constantinople in Late Antiquity* (Oxford-New York), 241-264.
- KOCH, J. (1893), *Claudii Claudiani carmina* (*Bibliotheca Teubneriana*, Leipzig).
- LACOMBRADÉ, C. (1956), "Notes sur deux panégyriques", *Pallas* 4:15-26.

- LASSANDRO, D. (1989), "L'Altare della Vittoria: 'Lecture' moderne di un'antica controversia", in A. GARZYA (ed.), *Metodologie della ricerca sulla tarda antichità* (Napoli), 443-450.
- LAURENS, P. (1985), "Le poème inépuisable", in *Hommages Henry Bardon* (Bruxelles), 244-261.
- LAURENS, P. (1986), "Poétique et histoire: Étude de neuf épigrammes de Claudien", *BAGB* 345-367.
- LAVAGNINI, B. (1952), "Claudiana Graeca", *Aegyptus* 32:457-463 [= *Raccoltà di scritti in onore di Girolamo Vitelli III*].
- LAVARENNE, M. / CHARLET, J.-L. (1992), *Prudence. T. III, Psychomachie, Contre Symmaque* (CUF, Paris).
- LIVREA, E. (1998), "La chiusa della *Gigantomachia* greca di Claudiano e la datazione del poemetto", *SIFC* 3a ser., 16,2:194-201.
- LIVREA, E. (2000), "La *Gigantomachia* greca di Claudiano: Tradizione manoscritta e critica testuale", *Maia* 52,3:415-451.
- LO CICERO, C. (1976-1977), "I carmi cristiani di Claudiano", *AAPal* 36:5-51.
- LONG, J. (1996), "Juvenal Renewed in Claudian's *In Eutropium*", *IJCT* 2,3:321-335.
- LONG, J. (2004), "Claudian and the City: Poetry and Pride of Place", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S.M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudiana* (München-Leipzig), 1-15.
- LUDWICH, A. (1881), "Zur griechischen *Gigantomachia* Claudians", *RhM* 36:304-308.
- LUDWICH, A. (1886), "Klaudianos A. P. V 86", *RhM* 41:592-617.
- LUDWICH, A. (1897), *Eudociae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae* (Lipsiae).
- MARRÓN, G. (2011), *El rapto de Prosérpina: Un nuevo contexto para la trama épica* (Bahía Bianca).
- MARSILI, A. (1946), "Roma nella poesia di Claudiano: Romanità occidentale contrapposta a quella orientale", *Antiquitas* 1,2:3-24.
- MARTINELLI, N. (1951), "Saggio sui carmi greci di Claudiano", in *Miscellanea Giovanni Galbiati, II* (*Fontes Ambrosiani* 26, Milano), 47-76.
- MEYER, D. (1977), *Graia et Romana vetustas: Zwei Untersuchungen zu Claudians Motivtechnik in De consulatu Stiliconis*. Diss. (Freiburg).
- MOES, R. (1980), *Les hellénismes de l'époque théodosienne: Recherches sur le vocabulaire d'origine grecque chez Ammien, Claudien et dans l'Histoire Auguste* (Strasbourg).
- MORESCHINI, C. (2004), "*Paganus pervicacissimus*: religione e 'filosofia' in Claudiano", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S. M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudiana* (München-Leipzig), 57-77.

- MÜLLER, G.M. (2011), *Lectiones Claudianae: Studien zu Poetik und Funktion der politisch-zeitgeschichtlichen Dichtungen Claudians* (Heidelberg).
- MULLIGAN, B. (2007), "The Poet from Egypt?: Reconsidering Claudian's Eastern Origin", *Philologus* 151:285-310.
- MÜLLNER, K. (1893), *De imaginibus similitudinibusque quae in Claudiani carminibus inueniuntur*. Diss. (Vindobonae).
- PAPACONSTANTINOU, A. (2010) (éd.), *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the Abbasids* (Farnham).
- PASCAL, C. (1905), *Graecia capta: Saggi sopra alcune fonte greche di scrittori latini* (Firenze).
- PASCHOUD, F. (1967), *Roma aeterna: Études sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions* (Rome).
- PASCHOUD, F. (1986) (éd.), *Colloque genevois sur Symmaque, à l'occasion du mille-six centième anniversaire du conflit de l'autel de la Victoire* (Paris).
- PAUCKER, C. (1880), "De latinitate Claudiani poetae observationes", *RhM* 35:586-606.
- RATTI, S. (2008), "Une lecture religieuse des invectives de Claudien est-elle possible?", *AntTard* 16:177-186 (= *Antiquus error: Les ultimes feux de la résistance païenne* [Bibliothèque de l'Antiquité tardive 14, Turnhout 2010], 279-289).
- RIEDL, R. (1995), "Die Romidee Claudians", *Gymnasium* 102,6:537-555.
- ROBERTS, M. (2001), "Rome Personified, Rome Epitomized: Representations of Rome in the Poetry of the Early Fifth Century", *AJPh* 122:533-565.
- ROCHETTE, B. (1997), *Le latin dans le monde grec: Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (Coll. Latomus 233, Bruxelles).
- ROMANO, D. (1958), *Claudio* (Palermo).
- ROMANO, D. (1989), "Nostra dea es: Claudio ed Iside", *Pan* 9:71-75.
- SCHAMP, J. (2001), "Claudien le 'Paphlagonien', poète d'Alexandrie", *Latomus* 60:971-991.
- SCHANZ, M. / HOSIUS, G. / KRÜGER, G. (1920 réimpr. 1959), *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. Teil 3, Die Zeit von Hadrian 117 bis auf Constantin 324* (München).
- SCHENKEL, K. (1864), "Zur griechischen Gigantomachie des Claudianos v. 22", *Zeitschrift für d. österr. Gymnasium* 15:312.
- SCHMIDT, M. (1867), "Kritische Bemerkungen", *Philologus* 26:28.

- SCHMITZ, C. (2008), "Asia und Europa: Die symbolische Bedeutung des Bosphoros in Claudians panegyrischer Dichtung", in E. WINTER (Hrsg.), *Vom Euphrat bis zum Bosphorus: Kleinasien in der Antike: Festschrift für Elmar Schwertheim*. II (Bonn), 611-626.
- SCHNEIDER, M. (1891), *Curae criticae in epicis Graecos (Numenium, Aratum, Claudianum) (Progr. des Gymn. Gotha)*.
- SCHWARTZ, F.F. (1978), "Nigra maiestas. Bryaxis, Sarapis, Claudian", in *Classica et Provincialia: Festschrift Erna Diez* (Graz), 189-210.
- SIMON, W. (1975), *Claudiani Panegyricus de consulatu Manlii Theodori: (Carm. 16 und 17)* (Berlin).
- STÖCKER, E. (1889), *De Claudiani poetae ueterum rerum romanarum scientia quae sit et unde fluxerit*. Diss. inaug. Marburg (Lipsiae).
- TURCEVIC, J. (1934), "Cl. Claudianus und Joannes Lydos: Zur Frage der Herkunft Claudians", *ByzZ* 27:1-9.
- VOLLMER, F. (1899), "Claudianus 9", in *RE* VI (Stuttgart), 2652-2660.
- WARE, C. (2012), *Claudian and the Roman Epic Tradition* (Cambridge).
- ZAMORA, M.J. (1993), "La *Gigantomaquia* griega de Claudiano: Manuscritos, transmisión textual, atribución de autor y fecha de composición", *CFC* (G) 3:347-375.
- ZARINI, V. (2002), "Les valeurs défendues par l'Empire d'Occident d'après les poèmes de Claudien", in *Hommages à Carl Deroux. I, Poésie* (Bruxelles), 525-538.
- ZARINI, V. (2007), "Le prince au miroir des panégyriques versifiés dans la latinité tardive", in F. LACHAUD / L. SCORDIA (éd.), *Le prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières (Publications des universités de Rouen et du Havre, Rouen)*, 45-68.
- ZARINI, V. (2008), "Les maîtres de l'empire et leurs vertus privées dans les poèmes de Claudien", in *L'antiquité en ses confins: Mélanges offerts à Benoît Gain* (Grenoble), 177-185.
- ZARINI, V. (2011), "*Graiorum obscuras Romanis floribus artes/irradias*: Culture grecque et politique romaine dans les éloges de Claudien", in F. GARAMBOIS-VASQUEZ (éd.), *Claudien: Mythe, histoire et science* (Saint-Étienne), 27-43.

## DISCUSSION

*P. Schubert:* L'exposé de Heinz-Günther Nesselrath a bien illustré la dimension de pouvoir dans l'usage d'une langue ou de l'autre. Votre interprétation politique du basculement de Claudien vers la latinité suscite cependant une question: en utilisant le latin, Claudien ne s'adresse-t-il pas à la mauvaise moitié de l'Empire? Polybe, lui, s'était adressé aux Grecs — en grec — pour créer un pont entre Grecs et Romains; Denys d'Halicarnasse avait fait de même, dans une autre dimension. Autrement dit, Claudien se fait-il romain, ou cherche-t-il à faire que les Grecs soient Romains?

*J.-L. Charlet:* D'abord, il ne faut pas oublier que Claudien doit commencer par défendre en Occident Stilicon et sa politique: tous les occidentaux n'étaient pas forcément convaincus que Théodose sur son lit de mort avait réellement confié à Stilicon, au cours d'un tête à tête sans témoins (!), la charge de tuteur de ses deux fils Arcadius et Honorius; en outre, la politique menée par ce demi-barbare au nom d'Honorius n'avait pas que des partisans et quand il avait fallu faire face à un risque de disette à Rome lors de la défection de Gildon et que Constantinople, à laquelle prétendait se rattacher désormais Gildon, avait déclaré Stilicon *hostis publicus*, la position politique de Stilicon en Occident était tout sauf assurée. Pour faire face à cette situation, Stilicon avait à la hâte marié sa jeune fille Marie au non moins jeune Honorius. De plus, les hésitations de Stilicon sur la politique à mener face aux Goths d'Alaric pouvaient susciter au minimum des inquiétudes, au pire un soupçon de trahison. Une présentation favorable de ces événements et de cette politique aux élites occidentales était non seulement utile, mais nécessaire. Claudien, passé au service



de Stilicon, même si je pense qu'il l'avait fait en conscience, devait écrire en latin pour remplir son rôle. D'autre part, si mon analyse est bonne, Claudien veut défendre l'unité de l'Empire sous préséance de Rome, capitale éternelle de l'Empire et du monde. Pour lui, la partie orientale, pour faire court, les Grecs, doivent accepter que Rome et son empereur, dans l'idéal de Claudien établi à Rome, au Palatin, dirige la totalité de l'Empire. Pour répondre précisément à votre question, je dirais que Claudien, qui s'est fait romain, voulait que tous les Grecs fissent de même, au moins politiquement. Mais un vrai ralliement politique impliquait pour lui, comme dans son propre cas, au moins l'acceptation des traditions culturelles romaines et le bilinguisme.

*T. Whitmarsh:* Could you say more about the dialogue between Claudian and Prudentius? Would you agree that their poetic programmes stand in opposition to each other? That is to say, Claudian views the contemporary world in very traditional terms, whereas Prudentius takes over traditional concepts (e. g. the *ludi*) and 'translates' them into a radically new, Christian idiom.

*J.-L. Charlet:* Je suis tout à fait d'accord avec vous. Comme je l'ai dit, Claudien a une vision traditionnelle, culturellement païenne (il ne me semble pas avoir de conviction religieuse au sens où nous l'entendons aujourd'hui) de Rome, alors que pour Prudence (*Contra Symmachum*), c'est en devenant totalement chrétienne, avec pour refondateurs les deux martyrs romains Pierre et Paul placés dans les préfaces de chacun des deux livres, que Rome atteindra l'éternité, au moins à l'échelle humaine, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. L'exemple des jeux (*ludi*) est tout à fait significatif: pour Claudien (6 *Cons.* 388-391), il faut restaurer la tradition des jeux séculaires, c'est-à-dire des jeux qui s'inscrivent dans la tradition de Rome et dans une conception païenne du temps. Pour Prudence (c. *Symm.* 2, 1109-1132), il s'agit de faire interdire par l'empereur les jeux

sanglants contraires à la morale chrétienne et dernière trace de paganisme.

*A. Heller:* Par rapport aux auteurs de la seconde sophistique, qui écrivent tous en grec et ne font aucune allusion à la littérature latine, Claudien, un Grec défendant en latin l'idéal de la Rome éternelle, représente un complet renversement. De plus, le simple fait qu'on puisse hésiter sur son origine (grecque ou romaine) et, plus généralement, comme l'a montré Ursula Gärtnner pour la tradition épique, sur l'origine des emprunts ou influences que l'on peut déceler dans la littérature grecque tardive (sources latines ou grecques), me semble indiquer qu'un basculement, ou du moins une évolution importante, a eu lieu: la tradition littéraire à laquelle se réfèrent les élites cultivées est désormais pleinement gréco-latine. Cela vous paraît-il juste et, si oui, à quelle époque situez-vous ce basculement ou cette évolution?

*J.-L. Charlet:* Je pense qu'il faut distinguer nettement les deux parties de l'Empire. En Occident, où existe depuis longtemps (depuis le siècle des Scipions) une longue tradition de bilinguisme (un romain cultivé est bilingue), cette situation est encore effective aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles: Ambroise de Milan lit la Bible en grec et la traduit directement en latin dans ses écrits. Dans le domaine chrétien, Jérôme, Rufin et d'autres traduisent des textes chrétiens grecs. Manlius Théodorus fait de même pour la philosophie profane (et il aura un lointain successeur en la personne de Boèce). Même la poésie grecque (je pense en particulier à l'*Anthologie grecque*) est parfois traduite en vers latins par Ausone et d'autres, notamment autour de Naucellius (*Epigrammata Bobiensia*). Mais la réciproque n'est pas vraie en Orient: Claudien et Ammien Marcellin sont des exceptions remarquables et significatives, mais, en l'état de notre documentation, restent des exceptions, même si l'on peut penser qu'il y avait en Orient quelques hellénophones pouvant lire et lisant de la littérature latine. Je serais fort surpris que Claudien,

poète de la cour d'Occident, qui est connu de Jean le Lydien et cité dans la *Souda*, n'ait pas eu quelques lecteurs non latins à Constantinople et Alexandrie, dont il était venu. Mais l'absence de témoignages sur de tels lecteurs doit nous amener à penser qu'ils ne devaient pas être très nombreux.

*H.-G. Nesselrath*: 1. Vielen Dank für Ihre klare Darstellung der Romanität Claudians. Zu zwei Aspekten würde ich gern noch einmal nachfragen: Wie sicher können wir dabei sein, Claudians eigene Ziele (oder Wünsche) von denen Stilichos (oder der westlichen Reichsspitze) zu unterscheiden? Wenn Claudian zum Beispiel daran festhält, Rom als den ideellen Mittelpunkt des Reiches herauszustellen, obwohl Honorius nicht in Rom geblieben, sondern nach Mailand zurückgekehrt ist und sich bald danach sogar nach Ravenna zurückgezogen hat, dann muss man sicher beachten, dass auch die Reichsspitze mit ihrer 'Propaganda' sich nicht auf Mailand oder Ravenna beziehen konnte, sondern weiterhin auf Rom beziehen musste; hier wäre also kaum ein Unterschied zwischen der 'offiziellen' Haltung des Hofes und der 'persönlichen' Claudians festzustellen.

Daran anschließend eine kurze Nachfrage nach dem Ende Ihres Vortrags: Sie halten es für wahrscheinlicher, dass Claudian bereits eine "adhésion politique à l'Empire romain" (noch in Alexandria) hatte und diese dann eine "adhésion à la langue et à la culture latines" nach sich gezogen hat. Ich weiß nicht, ob wir eine solche Reihenfolge postulieren können; die umgekehrte scheint mir mindestens ebenso wahrscheinlich zu sein.

2. Eine Frage zu den beiden Gigantomachien (der wohl früheren griechischen und der wohl späteren lateinischen), die Claudian geschrieben (aber zumindest im Fall der lateinischen nicht zu Ende geführt) hat: Lässt sich zumindest bei der lateinischen auch eine 'allegorische Lesart' vermuten, in der man die Seite der olympischen Götter mit der westlichen Reichsführung, die Seite der sich gegen sie empörenden Giganten mit der östlichen Reichsführung gleichsetzen könnte?

J.-L. Charlet: 1. Quand Claudien défend *Roma aeterna* et la place centrale de Rome dans l'Empire, sa position est la même que celle de l'empereur et de tous les patriotes romains et il peut le faire même si l'empereur est à Milan ou à Ravenne. Mais quand il dit, dans le *Panegyrique pour le sixième consulat d'Honorius*, que l'empereur doit s'établir sur le Palatin pour gouverner (tout) l'Empire, il prend position sur une question probablement en débat au début de l'année 404, mais qui au maximum un an après sera réglé dans un sens qui n'est pas celui souhaité par Claudien: Honorius retournera à Ravenne. Quand il dit qu'Honorius doit gouverner l'Empire comme un empereur-citoyen à la manière de Trajan, peut-être n'est-il pas en contradiction avec l'empereur (Honorius et Stilicon ont fait déclarer la guerre à Gildon par le Sénat); mais quand il présente les victoires de 172-173 sur les Quades et Marcomans d'une façon païenne (v. 331-355) alors que les chrétiens y voyaient une intervention de leur Dieu, quand il demande des jeux *séculaires* (v. 388-391) alors qu'Honorius, comme le montre la fin du panégyrique (v. 619-639), fait donner, en bon chrétien, des jeux sans rapport avec l'idéologie païenne qui sous-tend les jeux séculaires, il ne peut pas ne pas être en désaccord avec le très chrétien Honorius, qui n'a pas dû apprécier non plus la référence appuyée au Génie de l'Empire (v. 611-612).

Pour ce qui est du deuxième aspect de la question, je ne dispose d'aucun indice pour dater cette "conversion". On peut la supposer à Alexandrie, avant l'automne 394, et elle pourrait être un élément déterminant dans les raisons qui ont amené Claudien à venir à Rome. Mais on pourrait aussi la placer à Rome, à l'automne 394, quand Claudien écrit le *Panegyrique pour le consulat d'Olybrius et Probinus* qu'il récitera le 1er janvier 395. Son amour de Rome est déjà très vif dans ce premier poème politique. Pour moi, cette conversion date donc au plus tard de 395.

2. Pour la seconde question, oui, je pense qu'il faut lire allégoriquement le mythe de la Gigantomachie chez Claudien; c'est explicite dans son traitement du mythe en dehors de ses

deux *Gigantomachies*, dans ses poèmes politiques comme dans le *De raptu Proserpinae*. Les Géants représentent les forces chthoniennes qui veulent remettre en cause l'ordre du monde, les *foedera mundi*, et contestent le pouvoir des dieux ouraniens. Mais la signification politique que donne Claudien à ce mythe n'est pas exactement celle que vous suggérez: les Géants représentent les barbares qui contestent l'ordre du monde romain et veulent renverser Rome, divinité ouranienne, en particulier les Goths (voir *Get.* 63-76; *Pr. 6 Cons.* 17-20; *6 Cons.* 39-53 et 184-186). Dans la numismatique de l'époque on trouve parfois des représentations de l'empereur foulant au pied un barbare dont le corps se termine en queue de serpent. Cette imagerie renvoie au mythe des Géants vaincus par les dieux ouraniens.